

A Fleurey, au XVIII^e siècle, une «Grande Rue» qui mérite peu son nom !

Le très mauvais état de la voirie est un thème récurrent dans les archives du XVIII^e siècle. Si un effort considérable a été fait pour améliorer les grandes routes, telle celle qui relie Dijon à Paris en passant par Fleurey, les liaisons entre villages ainsi que les traversées de bourgs sont trop souvent dans un état déplorable.

Dans les années 1780, la grande rue de Fleurey est très en pente, beaucoup plus qu'aujourd'hui : elle part alors de plus bas et monte très vite sur une courte distance, là où la chaussée est à même le rocher. Ce chemin dit finérot* supporte, entre autres, le passage de plus des trois quarts des récoltes. Les attelages rencontrent les plus grandes difficultés pour franchir l'obstacle que constitue cette montée abrupte. Evidemment, à cette époque où on ne connaît pas les trottoirs, les paroissiens sont gênés pour se rendre à l'église et le curé risque l'accident pour porter le viatique aux malades ! Tout en reprochant à leurs fermiers de n'avoir pas pris l'initiative de faire les améliorations nécessaires, les forains** demandent, pour la réfection du chemin, l'intervention des autorités de la province.

Ci-après est reproduite partiellement la délibération des Elus de Bourgogne du 19 janvier 1781 qui rend compte de l'état désastreux de la chaussée entre le pont de l'Ouche et le haut du village et ordonne de prévoir les aménagements nécessaires.

*«Sur la requête des habitants forains** du village de Fleurey contenant que le village de Fleurey est séparé par la rivière d'Ouche en deux portions très inégales, celle à la droite de la rivière est très considérable, celle au contraire à la gauche de la rivière n'est composée que de peu de maisons, mais elle comprend l'église paroissiale et le presbytère. Les deux parties séparées du village sont jointes par deux ponts, un grand sur la rivière et un petit sur une espèce de bief qui servait sans doute du temps des rois de Bourgogne, à une petite usine dont il ne reste que les ruines. Entre ces ponts est un pasquier*

dans le bout duquel et du côté du couchant on a pratiqué une chaussée que les forains ont élevée petit à petit avec des décombres et des pierres dont l'abondance est extrême et nuisible et par les soins du curé du lieu, elle a été rendue praticable. Enfin quand on est arrivé au petit pont, il faut monter au village, cette monticule peut avoir quatre cents pas de longueur mais elle est si droite, si rapide, si difficile à monter, qu'il faut doubler les chevaux des voitures chargées, souvent les paysans y tuent ou estropient leurs chevaux, brisent leurs harnais, mais n'y feraient pas la plus petite réparation.

C'est surtout pendant l'hiver, dans le temps de la neige et des glaces, que les eaux n'ayant pas un écoulement facile, retenues par les trous des rochers, rendent le passage extrêmement dangereux. C'est cependant par ce passage difficile et presque impraticable que passent les trois quarts de la récolte de grains, les trois quarts de la récolte des foins et la récolte entière de la vendange. C'est aussi par ce seul passage que les habitants de Lantenay, Pâques peuvent déboucher pour prendre le grand chemin qui les conduit au Pont de Pany et que les habitants d'Ancey rejoignent la grande route qui les conduit à Dijon. Mais bien plus, c'est par cette monticule que passent tous les paroissiens pour se rendre au service divin et que le curé est obligé de passer pour porter les sacrements. C'est dans cet endroit que, pendant l'hiver de 1773, il tomba revenant de porter le viatique et se blessa considérablement à la hanche.

Une charrette avec son attelage au XVIII^e siècle.

